

LE  
RABBIN DE BACHARACH

---

FRAGMENT

---

A SON AMI BIEN-AIMÉ  
HENRI LAUBE  
EST DÉDIÉE CETTE LÉGENDE  
DU  
RABBIN DE BACHARACH  
AVEC MILLE COMPLIMENTS JOYEUX  
PAR  
L'AUTEUR

Ce récit du *Rabbin de Bacharach*, que Henri Heine appelle *une légende*, est une des premières œuvres sorties de sa main. Il appartient à la même période que ses deux tragédies, *Almansor* et *William Ratcliff*. Un incendie, qui éclata dans la maison de sa mère, dévora le manuscrit tout entier. Henri Heine avait conservé une copie des trois premiers chapitres; il les publia en 1840 dans le quatrième volume d'un recueil de mélanges intitulé *Salon*. Pourquoi le poète n'a-t-il pas essayé de retrouver dans sa mémoire les aventures du Rabbin? nul ne le sait. Mais ce fragment, tel qu'il est, avec ses figures nobles et ses figures grotesques, avec sa poésie et ses bouffonneries, lui a paru contenir une image assez vive des Juifs du quinzième siècle, puisqu'il l'a recueilli dans ses œuvres. En voyant la sérénité, la tendresse, la poésie du patriotisme et de la foi si délicatement indiquées dans les personnages du Rabbin et de sa compagne, en voyant l'avisement d'une race par la persécution et la misère décrite en traits poignants dans les figures grotesquement triviales de Stern, de Jacquot, de Schnapper-Ellé, on regrette que l'auteur n'ait pas retrouvé ou refait cette peinture, et conduit à bon terme l'histoire du grave Abraham et de la belle Sara.

LE RABBIN  
DE  
BACHARACH

---

I

Au bas de la vallée du Rheingau, les rives du fleuve perdent leur aspect souriant, les montagnes et les rochers, avec leurs ruines romantiques de vieux châteaux, prennent des allures plus hautaines ; on voit s'élever une contrée splendide, d'un caractère plus sauvage et plus sérieux. C'est là qu'est située l'antique et sombre ville de Bacharach, semblable à une de ces légendes des anciens temps qui nous font frémir encore. Ces murs aux créneaux édentés, aux tourelles sans fenêtres, dans les lucarnes desquels le vent souffle et les moineaux font leurs nids, ils n'ont pas été toujours aussi dégradés,

aussi délabrés. Ces rues qu'on aperçoit par la porte en ruines sont misérables, laides et boueuses; il y règne un morne silence qu'interrompent seulement par intervalles les cris des enfants, la voix perçante des femmes et le mugissement des vaches. Mais ces murs étaient autrefois de fiers et solides remparts, et dans ces rues étroites s'agitait une population libre, vive et active; on y voyait régner la puissance et le luxe, le plaisir et la souffrance, beaucoup d'amour et beaucoup de haine. Bacharach était jadis un de ces municipes que fondèrent les Romains à l'époque de leur domination sur le Rhin, et bien que les temps suivants aient été très-orageux, bien que cette ville soit tombée plus tard sous la suzeraineté des Hohenstaufen, et en dernier lieu sous celle des Wittelsbach, ses habitants surent cependant suivre l'exemple d'autres cités des bords du Rhin, et se conserver une constitution assez libre. Celle-ci reposait sur l'alliance de deux classes distinctes, celle des anciens habitants, des patriciens, et celle des corporations qui se subdivisait en différents corps de métiers. Ces deux classes aspiraient chacune de son côté à s'emparer exclusivement du pouvoir; de sorte que si au dehors elles étaient so-

lidement unies par une alliance offensive et défensive contre la noblesse rapace qui les avoisinait, elles restaient à l'intérieur constamment divisées par des intérêts contraires. Aussi y avait-il entre elles peu de rapports sociaux, beaucoup de méfiances, souvent même des explosions de colères qui aboutissaient à des voies de fait. Le bailli seigneurial habitait le château élevé de Sareck, et, comme son faucon, il fondait sur la ville lorsqu'on l'appelait, quelquefois même sans être appelé. Le clergé régnait dans l'obscurité par l'obscurantisme. Il y avait là enfin une caste tout à fait isolée, impuissante, exclue peu à peu du droit de cité : c'était une petite communauté juive qui s'était établie à Bacharach du temps même des Romains, et qui, plus tard, à l'époque de la grande persécution des Juifs, avait accueilli dans son sein une foule considérable de coreligionnaires fugitifs.

La grande persécution des Juifs commença avec les croisades ; l'acharnement frénétique dont ils étaient l'objet fut poussé à son comble vers le milieu du quatorzième siècle, à la fin de la grande peste, qui, de même que toutes les calamités publiques, fut attribuée à la présence des Juifs ; on pré-

tendait que cette race maudite avait attiré la colère de Dieu et empoisonné les fontaines au moyen des lépreux. La populace irritée, et surtout les hordes des Flagellants, ces hommes et ces femmes qui parcouraient à moitié nus les bords du Rhin et l'Allemagne méridionale en se fouettant eux-mêmes pour faire pénitence et en chantant une hymne folle en l'honneur de Marie, assassinèrent alors les Juifs par milliers; lorsqu'ils ne les tuaient pas, ils les torturaient ou les baptisaient malgré eux. Une autre accusation qui, auparavant déjà et pendant tout le siècle dernier, fit verser beaucoup de sang et causa bien des angoisses, ce fut ce conte ridicule répété souvent jusqu'à satiété dans les chroniques et les légendes : les Juifs, disait-on, volaient des hosties consacrées qu'ils perçaient à coups de couteau jusqu'à ce que le sang en sortît, et immolaient des enfants chrétiens pour se servir de leur sang dans leurs cérémonies nocturnes. Les Juifs, déjà si détestés à cause de leur croyance, de leurs richesses et de leurs créances, étaient à l'époque de ces fêtes tout à fait à la discrétion de leurs ennemis qui pouvaient bien facilement les perdre : on n'avait qu'à répandre le bruit d'un de ces infanticides, ou même

on introduisait furtivement le cadavre sanglant d'un enfant dans la maison d'un Juif condamné par une sorte de wehme secrète; puis la nuit venue on attaquait la famille en prière, et alors on assassinait, on pillait, on baptisait, et de grands miracles étaient opérés par l'enfant qu'on avait trouvé mort, et que l'Église finissait même par canoniser. Saint Werner est un de ces saints, et c'est pour honorer sa mémoire que fut construite cette magnifique abbaye d'Oberwesel, qui forme maintenant une des plus belles ruines des bords du Rhin, et qui nous charme par la magnificence de son style gothique, par ses longues fenêtres ogivales, ses sculptures et ses piliers qui s'élancent avec fierté jusqu'aux cieux; la beauté de cette abbaye nous séduit lorsque, par une journée d'été verdoyante et sereine, nous passons devant elle, et que nous n'en connaissons pas l'origine. C'est pour honorer la mémoire de ce saint que trois autres églises furent élevées sur les bords du Rhin et qu'une foule innombrable de Juifs furent tués ou maltraités. Cela se passait en 1287; et à Bacharach, où fut construite une de ces églises consacrées à saint Werner, les Juifs eurent alors à souffrir bien des tourments,

bien des souffrances; heureusement, depuis deux siècles ils avaient été épargnés par ces attaques de la fureur populaire, bien qu'ils fussent toujours l'objet de menaces et de rancunes encore assez vives.

Mais plus la haine les opprimait au dehors, plus leur union devenait intime, plus le lien de la famille se resserrait, plus la pitié et la crainte de Dieu jetaient de profondes racines dans les cœurs des Juifs de Bacharach. Le rabbin de cette ville était véritablement un modèle de vie agréable à Dieu. On l'appelait rabbi Abraham; c'était un homme jeune encore mais renommé pour son grand savoir à vingt lieues à la ronde. Il était né dans cette ville, et son père, qui y avait été également rabbin, lui avait prescrit dans ses dernières volontés de se consacrer aux mêmes fonctions et de ne jamais quitter Bacharach, à moins que sa vie ne fût en danger. Cet ordre et une armoire pleine de livres rares, ce fut tout ce que lui laissa son père, qui avait vécu dans la pauvreté, ne s'occupant que de l'étude des Écritures. Cependant, le rabbin Abraham était très-riche, il avait épousé la fille unique de son oncle paternel qui avait exercé la profession de joaillier; et celui-ci étant mort, il avait hérité de ses grandes richesses.



Quelques rusés compères de la communauté faisaient allusion à ce fait pour donner à entendre que le Rabbin avait épousé sa femme pour l'argent même qu'elle lui apportait. Mais toutes les femmes étaient d'accord pour protester contre cette accusation; elles retrouvaient dans leur mémoire de vieilles histoires et racontaient que le Rabbin, avant son départ pour l'Espagne, était déjà épris de Sara, de la belle Sara (car c'était ainsi qu'on l'appelait), et que Sara avait été obligée d'attendre pendant sept ans qu'il revint d'Espagne; qu'il l'avait épousée contre le gré de son père à elle, et en lui mettant au doigt l'anneau nuptial sans lui avoir demandé à elle-même son assentiment. Tout juif, en effet, peut faire d'une jeune fille juive sa femme légitime, s'il réussit à lui mettre une bague au doigt, en disant ces mots: « Je te prends pour ma femme selon la coutume de Moïse et d'Israël. » Lorsqu'il était question du voyage en Espagne, les rusés compères souriaient dans leur barbe d'un air tout particulier, et cela sans doute à cause de certains bruits confus. A l'université de Tolède, le rabbin Abraham avait cultivé, il est vrai, avec assez de zèle l'étude de la loi divine, mais il s'était aussi, disait-on, conformé

extérieurement aux usages chrétiens, et s'était imbu des opinions des libres penseurs, comme ces Juifs d'Espagne qui étaient parvenus alors à un degré de culture extraordinaire; mais dans leur for intérieur ces rusés compères croyaient très-peu à la vérité des bruits auxquels ils faisaient allusion. Car la vie du Rabbin, depuis son retour d'Espagne, était extrêmement pure, pieuse et pleine de gravité; il accomplissait avec une exactitude poussée jusqu'au scrupule les pratiques les plus minutieuses de sa religion, jeûnant tous les lundis et tous les jeudis, ne mangeant de la viande et ne buvant du vin que les jours de sabbat et les jours de fête. Ses journées s'écoulaient dans la prière et l'étude; le jour il expliquait la loi divine au milieu des disciples que lui attirait la célébrité de son nom, et la nuit il contemplait les astres du ciel ou les yeux de la belle Sara. Le Rabbin n'avait pas d'enfants; cependant la vie et le mouvement ne manquaient pas autour de lui. Le grand salon de sa maison qui se trouvait à côté de la synagogue était ouvert à toute la communauté; on y entrait et on en sortait sans façons; on y faisait de courtes prières, on venait y chercher les nouvelles du jour; on y tenait conseil

quand la communauté était en danger; les enfants y jouaient le matin du jour du sabbat, pendant qu'on lisait dans la synagogue le chapitre de la semaine. C'est là que se réunissaient les cortèges des mariages et des enterrements : on s'y querellait et on s'y réconciliait; celui qui avait froid y trouvait un poêle pour se réchauffer, et celui qui avait faim y trouvait la table servie. Autour du Rabbin s'agitaient une foule de parents, de sœurs et de frères, avec leurs femmes et leurs enfants, ainsi que ses oncles et tantes qui étaient en même temps ceux de sa femme. Tout cela formait une longue kyrielle de parents, qui tous considéraient le Rabbin comme le chef de la famille, qui allaient et venaient à toute heure dans sa maison, et qui aux grands jours de fête se réunissaient autour de sa table. Ces repas, ces réunions de famille dans la maison du Rabbin, avaient lieu surtout à l'époque de la fête annuelle de la Pâque, fête antique et merveilleuse, que les Juifs célèbrent encore dans le monde entier la veille du quatorzième jour du mois de Nissen, pour conserver à jamais la mémoire de leur délivrance de la servitude d'Égypte, et voici comment :

Dès qu'il fait nuit, la maîtresse de la maison al-

lume les flambeaux; elle étend la nappe sur la table, pose au milieu trois des pains plats et sans levain appelés azymes, les recouvre d'une serviette, et met sur cette place élevée six petits plats qui contiennent des mets symboliques, savoir : un œuf, de la laitue, du raifort, un os d'agneau, et un mélange brun de raisins secs, de cannelle et de noix. Le père de famille se met à table avec tous ses parents et toutes les personnes de sa maison et leur lit des passages d'un livre étrange, qu'on appelle la Hagada, mélange bizarre de légendes antiques, d'histoires merveilleuses sur le séjour en Égypte, de récits singuliers, de controverses, de prières et de cantiques pour les fêtes. Un grand souper s'intercale au milieu de cette solennité, et pendant la lecture même, à certains moments déterminés, on goûte aux mets symboliques; c'est aussi selon le même rite qu'on mange de petits morceaux de pain sans levain et qu'on boit quatre coupes de vin rouge. Cette cérémonie, qu'on célèbre le soir, est empreinte d'une sérénité mélancolique, d'une gravité enjouée; elle a quelque chose de mystérieux et de féerique, et le ton traditionnel et chantant avec lequel le père de famille lit la Hagada a quelque chose de si intime et de si

pénétrant, il vous berce d'une manière si maternelle et si brusquement vous réveille, que les Juifs même qui depuis longtemps ont abandonné la foi de leurs pères et ont couru après les plaisirs et les honneurs d'un monde étranger, se sentent remués au plus profond de leurs cœurs lorsque ces anciens accents si connus de la Pâque viennent par hasard frapper leurs oreilles.

Un soir, le rabbin Abraham était assis dans la grande salle de sa maison au milieu de ses parents, de ses élèves et d'autres convives; il célébrait la fête de Pâques. Dans la salle, tout brillait d'un éclat plus vif que d'ordinaire. Sur la table on avait étendu un tapis de soie brodé de diverses couleurs dont les franges d'or pendaient jusqu'à terre; le cœur s'épanouissait aux doux reflets des petites assiettes qui contenaient les mets symboliques et des hautes coupes remplies de vin, ornées de simples sujets ciselés empruntés à l'Histoire Sainte. Les hommes étaient en manteaux noirs et portaient des chapeaux plats et noirs et des rabats blancs; les femmes, vêtues de robes singulièrement luisantes en étoffes de Lombardie, portaient sur leurs têtes et à leurs cous leurs parures d'or et de perles; et la

lampe d'argent consacrée aux jours de sabbat versait sa lumière éblouissante sur les visages contents et recueillis des vieillards et des jeunes gens. Le rabbin Abraham était assis sur des coussins de velours pourpre, occupant un siège plus élevé que les autres, le dos appuyé, comme l'usage l'exige, et il lisait la Hagada en chantant; et l'assemblée bigarrée l'accompagnait ou lui répondait, quand on arrivait à certains passages. Le Rabbin portait également son habit noir des jours de fête; sa physiologie noble et un peu sévère avait plus de douceur que d'habitude; ses lèvres s'avançaient souriantes sous sa barbe brune comme si elles avaient à raconter une foule de choses gracieuses, et dans son regard on voyait se dessiner vaguement d'heureux souvenirs et d'heureux pressentiments. La belle Sara, assise à côté de lui sur un siège de velours aussi élevé que le sien, ne portait en sa qualité de maîtresse de maison aucuns de ses bijoux; une étoffe de toile blanche entourait seule sa taille élancée et encadrait son pieux visage. Ce visage était d'une beauté touchante; en général la beauté des juives a un caractère tout particulièrement touchant; la conscience qu'elles ont de la misère pro-

fonde, de l'amère ignominie et des dangers de toutes sortes au milieu desquels vivent leur parents et leurs amis, répand sur leur gracieuse physionomie un air de tendresse souffrante, de crainte affectueuse et attentive qui exerce un charme singulier. Telle était la belle Sara, assise près de son mari sur les yeux duquel elle fixait constamment ses regards. De temps à autre elle regardait aussi dans la Hagada qui était ouverte devant elle. C'était un beau livre de parchemin relié en velours et en or, vieil héritage de son grand-père où se trouvaient d'anciennes taches de vin à demi effacées par les années, et qui contenait une foule d'images coloriées d'une main hardie, images qu'elle avait contemplées avec tant de plaisir dans son enfance le soir de la fête de Pâques, et qui représentaient toutes sortes d'histoires tirées de la Bible : Abraham brisant avec le marteau les idoles de pierre de son père; les anges descendant vers lui; Moïse tuant Mizri; Pharaon assis sur un trône magnifique; les grenouilles ne lui laissant pas de repos même à table; le même Pharaon se noyant, grâce à Dieu, dans les flots; les enfants d'Israël traversant avec précaution la mer Rouge, puis s'arrêtant la bouche béante

devant le mont Sinaï, avec leurs brebis, leurs vaches et leurs bœufs; puis le pieux roi David jouant de la harpe, et enfin Jérusalem avec les tours et le pinacle de son temple resplendissant aux rayons du soleil.

La seconde coupe était déjà vide; les visages devenaient de plus en plus joyeux et les voix plus vibrantes; le Rabbin prit un des pains sans levain, le leva en l'air en saluant gaiement l'assemblée et lut dans la Hagada les paroles qui suivent : « Voici la nourriture que nos pères ont mangée en Egypte ! Que tous ceux qui ont faim viennent et mangent ! Que tous ceux qui sont affligés viennent prendre part à notre joie paschale ! Cette année nous célébrons cette fête ici ; mais l'année qui vient ce sera dans le pays d'Israël. Cette année nous la célébrons encore dans l'esclavage; mais l'année qui vient, nous la célébrerons en fils de la liberté ! »

Alors la porte de la salle s'ouvrit et on vit entrer deux hommes grands et pâles, enveloppés de très-larges manteaux. « Que la paix soit avec vous ! dit l'un d'eux; nous sommes coreligionnaires; nous sommes en voyage; et nous voudrions célébrer la Pâque à votre foyer. » Le Rabbin leur répondit à l'in-



stant même avec affabilité : « Que la paix soit avec vous ! venez vous asseoir près de moi. » Aussitôt les deux étrangers se mirent à table et le Rabbin continua la lecture. Quelquefois, pendant que les autres étaient encore occupés à répéter ses paroles, il lançait à sa femme quelques mots affectueux. Faisant allusion à une ancienne plaisanterie d'après laquelle un père de famille israélite se considère ce soir-là comme un roi : « Réjouis-toi, ma reine, » lui dit-il. Mais elle lui répondit en souriant d'un air mélancolique : « Hélas ! il nous manque un prince ; » elle voulait dire : le fils de la maison, celui qui, ainsi que l'exige un des passages de la Hagada, doit demander à son père, se servant des termes sacramentels : « Quel est le sens de cette fête ? » Le Rabbin, sans lui rien dire, se contente de lui montrer du doigt, à la page même où le livre était ouvert, une image d'une grâce infinie, où l'on voyait les trois anges venant vers Abraham et lui annonçant que Sara, son épouse, lui donnerait un fils, tandis que celle-ci, avec un air de ruse féminine, se tient derrière la porte de la tente pour épier l'entretien. A ce signe muet les joues de la belle Sara se colorèrent du plus vif incarnat ; elle baissa les yeux, puis les

releva gracieusement pour regarder son mari qui continuait de lire en chantant l'histoire merveilleuse des quatre rabbins, Jésus, Eliézer, Akiba et Tarphen, lesquels étaient restés le dos appuyé sur leurs sièges pendant toute la nuit, en s'entretenant de la sortie d'Égypte et de la délivrance des enfants d'Israël, jusqu'au moment où leurs élèves vinrent leur dire qu'il faisait jour et qu'on lisait déjà la grande prière du matin à la synagogue.

Pendant que la belle Sara écoutait avec recueillement, les yeux constamment fixés sur son mari, elle vit tout à coup le visage de celui-ci se contracter, comme glacé par l'épouvante; le sang avait disparu de ses joues et de ses lèvres; ses yeux étaient écarquillés, son regard fixe; mais presque au même instant elle vit ses traits reprendre leur calme et leur sérénité, ses lèvres et ses joues se colorèrent de nouveau; il promenait gaiement ses regards autour de lui, et même une humeur folle qui lui était tout à fait étrangère, semblait s'être emparée de tout son être. La belle Sara fut effrayée comme elle ne l'avait jamais été; une terreur secrète glaça son sang dans ses veines, moins à cause des signes de muette épouvante qu'elle avait aperçus un instant sur le visage

de son mari qu'à cause de la gaieté à laquelle il se livrait maintenant et qui peu à peu se changeait en transports de joie extravagante. Le Rabbin repoussait en jouant sa barrette d'une oreille à l'autre; il tirait sa barbe et la frisait d'une manière tout à fait comique; il chantait le texte de la Hagada sur un air de vaudeville; enfin, arrivé à l'énumération des plaies d'Égypte, où, après avoir trempé l'index dans la coupe pleine, on jette à terre la goutte qui y reste suspendue, le Rabbin aspergea les jeunes filles de vin rouge; quelles plaintes alors au sujet des collerettes perdues, et bientôt que de bruyants éclats de rire! La belle Sara se sentait de plus en plus alarmée par cette gaieté convulsive et intarissable de son mari, et le cœur oppressé par une anxiété inexprimable, elle contemplait cette mêlée confuse qui bourdonnait à ses oreilles, ces hommes et ces femmes éclairés de reflets bizarres, les uns se balançant mollement sur leurs sièges, d'autres grignottant les pains minces de la Pâque ou savourant leur vin, d'autres causant ensemble ou chantant à haute voix, tous extrêmement satisfaits.

Alors vint le moment du souper; tous se levèrent pour se laver les mains, et la belle Sara alla cher-

cher la grande cuvette d'argent ornée de riches figures en or ciselé, qu'elle tint devant chacun des convives pendant qu'on lui versait de l'eau sur les mains. Lorsque le tour du Rabbin fut venu, pendant qu'elle lui rendait ce service, il lui fit signe des yeux d'une manière expressive, et s'esquiva par la porte. La belle Sara le rejoignit aussitôt; le Rabbin prit vivement sa femme par la main; il l'entraîna en toute hâte à travers les rues sombres de Bacharach, franchit d'un pas rapide la porte de la ville et arriva à la grande route qui longe le Rhin et conduit à Bingen.

C'était une de ces nuits de printemps qui sont assez tièdes et étincelantes d'étoiles, mais qui remplissent l'âme de frissons étranges. Les fleurs exhalaient une odeur de cadavre; les oiseaux gazouillaient sur un ton à la fois moqueur et inquiet; la lune lançait sournoisement des échappées de lumière blafarde sur le fleuve sombre qui s'écoulait en murmurant; les hautes masses de rochers de la rive ressemblaient à un géant branlant la tête d'un air menaçant; le gardien de la tour du château de Strahleck tirait de son cor des accents mélancoliques, pendant que de son côté, la petite cloche de

l'église de Saint-Werner faisait entendre les notes claires et rapides de son glas funèbre. La belle Sara portait de la main droite la cuvette d'argent; le Rabbin tenait encore sa main gauche, et elle sentait que les doigts de son mari étaient glacés, que son bras tremblait; mais elle le suivait en silence, soit qu'elle fût habituée de tout temps à lui obéir aveuglément et sans le questionner, soit que son anxiété lui eût enlevé l'usage de la parole.

Au-dessous du château de Sonneck, vis-à-vis de Lorch, à peu près à l'endroit où se trouve à présent le petit village de Niederrheinbach, est un plateau formé par des rochers qui s'élèvent en ligne courbe au-dessus du Rhin. Le rabbin Abraham le gravit avec sa femme, regarda de tous côtés autour de lui, et levant les yeux, contempla fixement les étoiles. Transié et agitée par une angoisse mortelle, la belle Sara, debout près de son mari, considérait son visage pâle que la clarté de la lune faisait ressembler à un spectre et sur lequel se dessinaient en mouvements convulsifs, la douleur, la crainte, le recueillement et la fureur. Mais tout à coup le Rabbin prit la cuvette d'argent qu'elle portait, et la jeta dans le Rhin où elle tomba après avoir rebondi

en résonnant sur les rochers. Alors, ne pouvant supporter plus longtemps une aussi horrible anxiété : « Schadaï, Dieu miséricordieux ! s'écria-t-elle en se jetant aux pieds de son mari, explique-moi enfin cette sombre énigme. »

Le Rabbin, incapable de parler, agita plusieurs fois ses lèvres sans pouvoir proférer un son. Enfin, il s'écria : « Vois-tu l'Ange de la mort ? Là-bas, il plane sur la ville ! mais nous, nous avons échappé à son glaive. » Et d'une voix toute frémissante encore d'épouvante, il lui raconta ce qui s'était passé. Pendant qu'il était de bonne humeur et qu'il chantait la Hagada, assis et le dos appuyé sur son siège, ayant regardé par hasard sous la table, il avait aperçu à ses pieds le cadavre sanglant d'un enfant. « Je remarquai alors, continua le Rabbin, que deux de nos hôtes, les derniers venus, n'appartenaient pas à la famille d'Israël, mais à l'assemblée des impies qui s'étaient concertés pour introduire furtivement ce cadavre dans notre maison, afin de nous accuser d'infanticide et d'exciter le peuple à nous piller et à nous assassiner. Je ne pouvais laisser voir que j'avais pénétré cette œuvre de ténèbres ; je n'aurais fait que hâter ma perte, et la ruse seule nous

a sauvés tous deux. C'était de mon sang que voulaient s'abreuver ces infâmes; c'était à moi seul qu'ils en voulaient; je leur ai échappé, et ils se contenteront de mon or et de mon argent. Viens avec moi, belle Sara; allons dans un autre pays. Laissons le malheur derrière nous; pour qu'il ne nous poursuive pas, je lui ai jeté cette cuvette d'argent, dernier reste de ma fortune, destiné à l'apaiser. Le Dieu de nos pères ne nous abandonnera pas!... Descends, tu es fatiguée; en bas nous trouverons le silencieux Guillaume dans sa barque; il nous fera remonter le Rhin. »

La belle Sara restait sans voix; ses membres étaient brisés; elle s'affaissa entre les bras du Rabbin qui la porta vers la rive en descendant lentement. Là se trouvait le silencieux Guillaume, jeune sourd-muet d'une beauté remarquable. Il exerçait la profession de pêcheur pour subvenir aux besoins de sa mère adoptive qui demeurait dans le voisinage du Rabbin, et il avait amarré sa barque en cet endroit. Il sembla deviner à l'instant même l'intention du Rabbin; on eût dit même qu'il l'avait attendu; ses lèvres fermées exprimaient la plus douce compassion; ses grands yeux bleus

s'arrêtèrent avec une expression profonde sur la belle Sara, et il la porta avec précaution dans sa barque.

Le regard du jeune muet réveilla la belle Sara de sa stupeur; elle sentit à l'instant que tout ce que son mari lui avait raconté n'était pas un vain rêve, et des torrents de larmes amères se répandirent sur son visage devenu aussi blanc que son vêtement. Elle était assise maintenant au milieu de la barque, semblable à une statue de marbre explorée; à côté d'elle étaient assis son mari et le silencieux Guillaume qui ramaient tous deux avec ardeur.

Qu'on l'attribue au bruit monotone des rames, au balancement de l'esquif ou aux senteurs embau-mées des montagnes de la rive ornées d'une riante végétation, toujours est-il que l'homme même le plus affligé éprouve un étrange soulagement à ses douleurs, lorsque par une nuit de printemps il vogue dans une barque légère sur les flots limpides de ce beau fleuve. En vérité, le vieux Rhin ressemble à un bon père qui ne peut pas souffrir que ses enfants pleurent; il sèche leurs larmes; il les berce dans ses bras fidèles; il leur récite ses



plus beaux contes, il leur promet son or, ses plus riches trésors, peut-être même l'antique trésor perdu des Niebelungen. Les larmes de la belle Sara coulaient de plus en plus douces; ses plus violentes douleurs étaient emportées par les vagues murmurantes; la nuit perdait sa sombre horreur, et les monts du pays natal la saluaient comme pour lui faire de tendres adieux. Mais la montagne qui lui envoyait le salut le plus affectueux, c'était le Kédrieh, sa montagne favorite; éclairée d'une manière bizarre par les rayons de la lune, il semblait qu'il y eût encore sur son sommet une noble demoiselle étendant les bras en signe d'angoisse; on eût dit qu'une foule de petits nains agiles sortaient en grimpant des fentes des rochers, et qu'un cavalier lancé au grand galop gravissait la montagne. La belle Sara, se laissant aller à ces impressions, se sentait redevenir petite fille; elle se voyait assise sur les genoux de sa tante de Lorch et celle-ci lui racontait la belle aventure du hardi chevalier qui délivrait la pauvre demoiselle enlevée par les nains, avec d'autres histoires véritables où il était question de la merveilleuse vallée de Wisperthal en face de laquelle elle passait et où les oiseaux parlent un

langage tout à fait raisonnable; elle lui parlait du pays des pains d'épice où vont les enfants obéissants, elle lui contait des histoires de princesses enchantées, d'arbres qui chantent, de châteaux de verre, de ponts d'or, de nixes souriants. Mais au milieu de tous ces jolis contes qui commençaient à vivre, à retentir à ses oreilles et à briller à ses yeux, la belle Sara entendit la voix grondeuse de son père reprochant à la pauvre tante de faire entrer tant de folles idées dans la tête de cette enfant. Aussitôt il lui sembla qu'on l'asseyait sur le petit banc devant le fauteuil de velours de son père, qui de sa main caressait doucement sa longue chevelure, puis souriait en promenant autour de lui des regards satisfaits et en se balançant mollement dans la vaste robe de chambre de soie bleue réservée pour les jours de sabbat... Oui, ce devait bien être un jour de sabbat; car la nappe à fleurs était étendue sur la table; dans la chambre tous les meubles brillaient si bien qu'on aurait pu s'y mirer; le serviteur de la communauté, homme à barbe blanche, était assis à côté de son père, mangeant des raisins de Corinthe et parlant hébreu; puis le petit Abraham entrait avec un gros livre énorme et demandait modeste-

ment à son oncle la permission d'expliquer un chapitre de l'Écriture sainte, afin que son oncle pût se convaincre par lui même qu'il avait appris beaucoup de choses pendant la semaine et qu'il méritait beaucoup d'éloges avec une grosse part de gâteau. Alors le petit garçon posait le livre sur le large bras du fauteuil et expliquait l'histoire de Jacob et de Rachel; Jacob élevant la voix et pleurant abondamment lorsqu'il aperçut pour la première fois sa petite cousine Rachel, ses causeries familières avec elle à la fontaine, les sept années pendant lesquelles il dut servir pour l'obtenir, la rapidité avec laquelle elles s'écoulèrent pour lui, et son mariage avec Rachel, et son amour pour elle, cet amour qui dura toujours, toujours... Tout à coup la belle Sara se souvint aussi qu'à ce moment son père s'écria d'un air joyeux : « Et toi, ne veux-tu pas également épouser ta petite cousine Sara ? » A quoi le petit Abraham répondit d'un air sérieux : « Oui, je le veux, et elle devra attendre sept ans. » Ces images traversaient comme des lueurs indécises l'âme de la belle Sara; elle se voyait, elle et son petit cousin, qui était maintenant si grand et qui était devenu son mari, jouant ensemble à des jeux enfan-

tins sous le tabernacle, et s'amusant à regarder les tapisseries, les fleurs, les miroirs et les pommes dorées, le petit Abraham causant de plus en plus tendrement avec elle, puis devenant peu à peu plus grand et plus grondeur, et enfin tout à fait grand et tout à fait grondeur... Enfin, un samedi soir qu'elle est assise seule dans sa chambre, pendant que la lune brille à travers sa fenêtre, tout à coup la porte s'ouvre et son cousin Abraham entre brusquement en habits de voyage et pâle comme la mort; il saisit sa main, lui met au doigt une bague d'or en disant d'un ton solennel : « En te donnant cet anneau, je te prends pour femme selon les lois de Moïse et d'Israël... Mais maintenant, ajoute-t-il en tremblant, maintenant il faut que je parte pour l'Espagne. Adieu, tu m'attendras sept ans ! » et il sort précipitamment et la belle Sara raconte tout cela en pleurant à son père... Celui-ci est furieux et pousse de grands cris. « Coupe tes cheveux; car tu es une femme mariée ! » — Il veut prendre un cheval et courir après Abraham pour lui arracher de force une lettre de divorce; mais celui-ci est déjà loin; le père revient chez lui sans proférer une parole, et pendant que la belle Sara l'aide à ôter ses bottes de

voyage, elle lui dit pour le calmer qu'Abraham reviendra dans sept ans; alors son père lui répond en se laissant aller à des imprécations violentes : « Pendant sept ans vous irez mendier ! » et bientôt après il meurt.

Ainsi les vieilles histoires, comme des ombres chinoises, traversaient rapidement l'âme de la belle Sara; les images se confondaient en un bizarre mélange au milieu duquel apparaissaient des visages barbus à demi familiers, à demi étrangers, et de grandes fleurs avec des feuilles d'une dimension fabuleuse; il lui semblait aussi que le Rhin murmurait les mélodies de la Hagada, et que toutes les figures dont parlent ces mélodies surgissaient du sein des flots, grandes comme nature, mais grimaçantes, extravagantes : Abraham le patriarche brisait timidement les idoles qui toujours se reformaient d'elles-mêmes; Mizri se défendait en désespéré contre Moïse furieux; le mont Sinaï lançait des éclairs et des flammes; le roi Pharaon fendait les flots de la mer Rouge en tenant dans sa bouche, avec ses dents, le diadème d'or échancré; derrière lui nageaient des grenouilles à face humaine, et les ondes écumaient, et les vagues mugissaient, et une

noire main de géant sortait des eaux avec un geste menaçant.

Cette main, c'était la *Tour aux rats* de l'évêque Hatton et la barque fendait en ce moment le tourbillon de Bingen. A demi tirée de sa rêverie par la secousse, la belle Sara porte ses regards vers les montagnes du rivage, au sommet desquelles étincelaient les lumières du château tandis qu'à leur pied couraient les brumes de la nuit blanchies par la lune. Tout à coup, il lui semble voir ses amis, ses parents, (vision effroyable!) courir le long du fleuve avec des faces de cadavres et de longs linceuls blancs qui flottent... un voile noir s'abat sur ses yeux, un torrent glacé roule dans son âme, et elle entend, comme dans un rêve, la prière de nuit que le rabbin récite d'une voix lente, d'une voix pleine d'angoisses, comme on la dit près d'un malade qui va mourir. Elle bégaye encore ces paroles : « Dix mille à sa droite, dix mille à sa gauche, pour protéger le roi contre les embûches de la nuit... »

Mais soudain, terreurs et ténèbres s'évanouissent; le sombre rideau du ciel se déchire; dans les hauteurs apparaît la ville sainte, Jérusalem avec ses

tours et ses portes; le temple est là, le temple d'or, magnifique, éblouissant, et sur le vestibule la belle Sara aperçoit son vieux père, vêtu de sa robe jaune du sabbat, triomphant de plaisir et la joie dans les yeux. Aux fenêtres cintrées de l'édifice, ses parents, ses amis, la saluaient de loin; dans le sanctuaire était agenouillé le pieux roi David avec son manteau de pourpre et sa couronne étincelante; son chant et sa harpe retentissaient mélodieusement et la belle Sara s'endormit avec un sourire de béatitude.

## II

Lorsque la belle Sara ouvrit les yeux, elle fut presque éblouie par les rayons du soleil. Les tours d'une grande ville s'élevaient dans les airs, et le silencieux Wilhelm, debout au milieu de la barque, l'aviron à la main, la conduisait à travers la foule joyeuse des bâtiments pavoisés de flammes de toute couleur; ici, l'équipage oisif les regardait passer; là

des centaines de mains étaient occupées à décharger les caisses, les ballots, les barriques, que des petites embarcations portaient au rivage, tout cela au milieu d'un bruit étourdissant, holà des mariniers, appels des marchands, cris des douaniers qui, dans leurs habits rouges, avec leurs bâtons blancs et leurs faces pâles, sautaient de bateau en bateau.

« Oui, belle Sara, — dit le Rabbin à sa femme avec un sourire de satisfaction, — tu as devant toi la ville de Francfort célèbre dans le monde entier, l'impériale ville libre de Francfort sur le Mein, et c'est sur le Mein que nous naviguons en ce moment. Ces maisons riantes, entourées de vertes collines, c'est Sachsenhausen où Gumpertz le boiteux allait chercher la myrrhe pour la fête des tabernacles. Ici, tu vois le solide pont du Mein avec ses treize arches, où circulent en sûreté des milliers de piétons, de chevaux, de voitures; au milieu s'élève la maisonnette où habite le Juif baptisé (c'est la petite tante Taübchen qui nous a conté cela), un juif baptisé qui paie six liards au nom de la communauté juive à quiconque lui apporte un rat mort, la communauté juive étant obligée de livrer tous les ans cinq mille queues de rat au conseil municipal. »



Cette guerre que les juifs de Francfort sont obligés de faire aux rats fit rire aux éclats la belle Sara. La claire lumière du soleil et le monde si nouveau, si varié, qui surgissait devant elle, avaient effacé de son âme toutes les sombres et horribles impressions de la nuit précédente; et lorsque, la barque abordant au rivage, elle fut portée à terre par son mari et le silencieux Wilhelm, elle se sentit comme pénétrée d'une sécurité joyeuse. Quant au silencieux Wilhelm, il tint longtemps ses beaux yeux d'un bleu profond attachés sur son visage avec une impression moitié inquiète, moitié joyeuse, puis ayant jeté encore au Rabbin un coup d'œil significatif, il sauta dans la barque et ne tarda pas à disparaître.

« Le silencieux Wilhelm ressemble beaucoup au frère que j'ai perdu, dit la belle Sara. » — « Les anges se ressemblent tous, » répondit doucement le Rabbin, puis, prenant la main de sa femme, il la conduisit à travers la foule qui couvrait les bords du fleuve. C'était la foire de Pâques, et nombre de baraques de bois avaient été construites pour la circonstance. Quand ils eurent pénétré dans l'intérieur de la ville par la sombre porte du Mein, ils n'y trouvèrent pas moins de bruit et de mouvement. Ici, dans une rue

étroite, on ne voyait que boutiques serrées les unes contre les autres. Les maisons, comme dans toute la ville, étaient exclusivement disposées pour le commerce ; point de fenêtres aux rez-de-chaussée, mais de larges portes à plein cintre qui laissaient pénétrer les regards dans l'intérieur et permettaient aux passants de voir distinctement les marchandises étalées. Quelle fut la surprise de la belle Sara à la vue de cette énorme quantité d'objets précieux dont elle ne soupçonnait pas seulement la magnificence ! Ici, se tenaient les Vénitiens déployant tout le luxe de l'Orient et de l'Italie ; la belle Sara, immobile et comme enchainée par l'extase, ne pouvait se lasser de contempler ces merveilles, parures et bijoux, bonnets et corsets de mille couleurs, bracelets et colliers d'or, tout cet attirail de la coquetterie que les femmes admirent si volontiers et dont elles se couvrent plus volontiers encore. Les étoffes de velours et de soie toutes couvertes de riches broderies semblaient vouloir engager la conversation avec la belle Sara et lui remettre en mémoire toute sorte de choses merveilleuses ; il lui semblait qu'elle était redevenue une petite fille, que sa bonne tante Taübchen, accomplissant enfin sa promesse, l'avait

conduite à la foire de Francfort, et qu'elle était là devant les belles robes dont on lui avait parlé. Déjà elle se demandait avec une joie intime ce qu'elle emporterait à Bacharach, à laquelle de ses deux petites cousines siérait le mieux la ceinture de soie couleur du ciel; serait-ce à la petite Blümchen ou à la petite Vögelchen? elle se demandait si la petite culotte verte irait au petit Gottschalk... Mais tout à coup elle se dit à elle-même : « Ah! seigneur Dieu! depuis le temps que je les ai vus, ils sont devenus grands et on les a égorgés hier! » Elle tressaillit, et les images de la nuit avec leurs épouvantements allaient se redresser à ses yeux; mais les robes brodées d'or lui adressaient par leurs milliers d'étincelles des milliers de regards fripons et effaçaient de son cœur toute impression sinistre. Lorsqu'elle leva les regards vers le visage de son mari, elle le trouva sans nuage, sans ombre, empreint de cette douceur grave qui lui était habituelle. « Ferme tes yeux, belle Sara » dit le Rabbin, et il emmena sa femme à travers la foule.

Quelle vie! quel mouvement! En première ligne, les négociants qui trafiquent entre eux à grand bruit, ou se parlent à eux-mêmes en comptant sur leurs

doigts, ou, suivis de commissionnaires chargés par-dessus tête qui trottent derrière eux comme des bassets, font porter leurs emplettes à l'hôtel. Puis des gens qui ne sont venus que par curiosité, on le voit à leur visage. Ici, à son manteau rouge et à son collier d'or, on reconnaît le sénateur à large carrure. Là, le pourpoint noir et bien étoffé révèle l'honorable et fier patricien. Le morion de fer, la casaque de cuir jaune, les énormes éperons qui résonnent sur le pavé indiquent le soldat de la grosse cavalerie. Plus loin, sous le bonnet de velours découpé en pointe sur le front, se cache le visage rose d'une jeune fille, et derrière elle s'empressent, comme des chiens courant en chasse, plusieurs godelureaux, cavaliers accomplis en vérité, avec leurs barrettes empanachées, leurs souliers pointus et tapageurs, leurs vêtements de soie mi-partie, verts d'un côté, rouges de l'autre, ou bien rayés ici des couleurs de l'arc en ciel et là marquetés de carreaux de toute nuance, de telle sorte qu'on les dirait coupés en deux, ces plaisants drôles! Entraîné par le courant de la foule, le Rabbin arriva jusqu'au *Roemer* avec sa femme. C'est la grande place de la ville, entourée de hautes maisons à pignon; son nom lui vient d'un vaste

hôtel à l'enseigne du *Romain* (*Zum Roemer*), que le magistrat a acheté pour en faire l'hôtel-de-ville. C'est dans cet édifice que se faisait l'élection des Empereurs d'Allemagne, et sur la place furent célébrés souvent des tournois. L'empereur Maximilien, qui aimait passionnément les jeux de la chevalerie, se trouvait alors à Francfort et la veille on avait organisé en son honneur un grand carrousel devant le *Roemer*. Près des barrières de bois que des charpentiers étaient occupés à démonter, beaucoup d'oisifs attroupés se racontaient encore les incidents de la veille : comment le duc de Brunswick et le margrave de Brandebourg s'étaient élancés l'un contre l'autre au bruit des trompettes et des clairons ; comment messire Walter le Gueux avait désarçonné le chevalier de l'Ours par un coup si terrible que les éclats de sa lance avaient volé dans les airs, tandis que le roi Max, aux cheveux blonds, à la longue taille, se tenait debout sur le balcon au milieu de ses courtisans et se frottait les mains d'un air joyeux. Les tentures en brocard d'or étaient encore suspendues aux appuis du balcon et des croisées en ogive de l'hôtel-de-ville. Les autres maisons de la place étaient également décorées et

couvertes d'écussons ; on remarquait surtout l'hôtel du Limbourg, avec une bannière représentant une jeune fille qui porte à la main un épervier, tandis qu'un singe lui présente un miroir. Au balcon de cet hôtel se tenaient maints chevaliers et maintes dames, causant, souriant, promenant leurs regards sur la foule qui formait toute sorte de groupes variés et de cortéges bizarres. Quelle foule de flâneurs de toute condition et de tout âge se pressait sur la place pour satisfaire sa curiosité ! on riait, on pleurait, on volait, on se pinçait les côtes, on poussait mille exclamations, et au milieu de ce bruit éclatait la trompette sourde du médecin qui, enveloppé de son manteau rouge, debout sur une estrade avec son paillasse et son singe, proclamait lui-même ses talents à son de trompe (c'est le cas de le dire), exaltait ses opiats et ses drogues, ou bien examinait d'un air grave un verre d'urine que lui présentait une vieille femme, ou bien encore se préparait à arracher une molaire à un pauvre paysan. Deux maîtres d'armes, tourbillonnant dans leurs bandelettes bariolées et agitant leurs fleurets, se rencontraient comme par hasard et fondaient l'un sur l'autre avec une colère simulée. Après avoir fer-

raillé longtemps ils se déclarèrent réciproquement invincibles et recueillirent quelques *pfennings*. Voici venir maintenant, tambours et fifres en tête, la corporation nouvellement organisée des archers. Puis, sous la conduite du *Stocker* tenant en main une bannière rouge, défile une troupe de demoiselles nomades; elles viennent de la maison de Würzbourg à l'enseigne de l'Ane et se dirigent vers la Rosenthal où la très-honorable autorité a préparé leur quartier-général pour toute la durée de la foire. « Ferme les yeux, belle Sara! » disait le Rabbin. Car ces créatures fantastiques et peu vêtues (il y en avait parmi elles de fort jolies) se permettaient les gestes les plus libertins, étalaient leurs blanches gorges impudiques, provoquaient les passants par de cyniques paroles, agitaient leurs longs bâtons de voyage, puis, les enfourchant comme des chevaux de bois, descendaient par la porte Sainte-Catherine en chantant d'une voix criarde la chanson des sorcières :

Où donc est-il, le bouc, la noire bête ?  
Le bouc d'enfer manque-t-il à la fête ?  
Eh bien! montons, montons, montons  
A cheval sur nos longs bâtons!

Ce charivari qu'on entendait dans le lointain finit par se perdre dans la psalmodie solennelle d'une procession qui s'approchait. C'était un cortège lugubre de moines, têtes nues et pieds nus, portant les uns des cierges allumés, les autres des bannières avec des images de Saints, ceux-là des crucifix d'argent. A leur tête marchaient de jeunes garçons vêtus de surplis blancs par dessus leurs soutanelles rouges et balançant des encensoirs qui fumaient. Au milieu du cortège, sous un dais magnifique, on voyait des ecclésiastiques en rochet blanc garni de riches dentelles, avec des étoles en soie de couleurs bariolées; l'un d'eux portait un vase d'or en forme de soleil, et arrivé près d'une niche consacrée à l'angle de la place, il souleva le vase d'or du côté de la sainte image, en prononçant des mots latins à demi criés, à demi chantés... en même temps résonna une clochette; la foule se tut, s'agenouilla et fit le signe de la croix. Mais le Rabbin dit à sa femme : « Ferme les yeux, belle Sara. » — Et d'un mouvement rapide il l'entraîna vers une petite ruelle, lui fit traverser un labyrinthe de rues étroites et tortueuses, et la conduisit vers une place déserte, un lieu presque sauvage qui séparait le



nouveau quartier des Juifs du reste de la ville.

Antérieurement à cette époque, les Juifs demeuraient entre la cathédrale et les bords du Mein, c'est-à-dire depuis le pont jusqu'au Lumpen-brunnen et depuis le Mehlveg jusqu'à l'église Saint-Barthélemy; mais les prêtres catholiques ayant obtenu une bulle du pape qui défendait aux enfants d'Israël d'habiter si près de la cathédrale, le magistrat leur accorda sur le Wollgraben un terrain où ils construisirent le ghetto actuel. Il était entouré de solides murailles, avec des chaînes de fer tendues devant les portes pour protéger Israël contre les irruptions du peuple. Car ici, comme partout alors, les Juifs vivaient dans l'oppression et l'angoisse, n'ayant pas, ainsi qu'aujourd'hui, oublié des souffrances toutes récentes encore. En 1240, la populace déchaînée en avait fait un effroyable carnage; c'est ce qu'on appela *le premier massacre des Juifs*. En 1340, les Flagellants, ayant mis le feu à la ville en la traversant, accusèrent les israélites; le peuple exaspéré en égorgea un grand nombre et fit périr les autres dans les flammes de leurs maisons incendiées: ce fut *le deuxième massacre des Juifs*. Plus tard, on menaçait les Juifs de nouveaux massacres semblables; pen-

dant les dissensions intestines qui troublèrent la cité, notamment au sujet d'un différend survenu entre le sénat et les corporations, la populace chrétienne fut plusieurs fois sur le point de prendre d'assaut la ville juive. Le Ghetto avait deux portes; on les fermait en dehors les jours de fêtes catholiques, on les fermait en dedans les jours des cérémonies israélites. A chacune d'elles s'élevait un corps-de-garde avec un poste de soldats de la ville.

Au moment où le Rabbin arrivait avec sa femme à l'une de ces portes, les lansquenets, comme on pouvait le voir par les fenêtres ouvertes, étaient étendus tout de leur long sur le lit du corps-de-garde, tandis que le tambour, assis au seuil, en plein soleil, exécutait des fantaisies sur la grosse caisse. C'était une lourde et épaisse figure. Le pourpoint et les hauts-de-chausses, en drap couleur de feu, bouffant aux bras et aux reins, étaient parsemés du haut en bas de petites flammes rouges, comme si de l'étoffe sortissent en s'agitant d'innombrables langues humaines. Son dos et sa poitrine étaient garnis d'un coussin de drap noir sur lequel était suspendu le tambour; sur sa tête s'étalait un bonnet plat, rond et noir; son visage, rond et plat également, était

d'un jaune d'orange, piqué çà et là de petits boutons rouges, et la grimace de son sourire ressemblait à un bâillement. Ainsi fait, le drôle était assis, tambourinant la chanson qu'avaient chantée les Flagellants à l'époque du massacre des Juifs, et de sa voix rauque, enrouée par la bière, il jetait ces paroles sur un ton guttural :

Notre dame, en Galilée,  
S'en allait par la rosée,  
*Kyrié Eléison!*

« — Hans, voilà une mauvaise chanson ! » cria une voix derrière la porte fermée du Ghetto, — « une mauvaise chanson, un mauvais air qui ne convient pas au tambour, oh ! pas du tout, sur mon âme, et un jour de foire encore, et le matin de Pâques ! mauvaise chanson, dangereuse chanson, te dis-je, Hans, mon petit Hans, mon petit tambourineur ; je suis tout seul, et si tu aimes l'ami Stern, Stern à la longue échine, Stern au long nez, cesse de tambouriner cet air ! »

L'interlocuteur invisible proféra ces paroles tantôt avec une précipitation pleine d'angoisses, tantôt d'une voix lente entrecoupée de soupirs ; les sons

trainants et doux alternaient par un contraste tranché avec les sons rauques et durs, comme chez les phthisiques. Le tambourineur resta impassible, et battant toujours le même air sur sa caisse, il continua de chanter :

Alors vint un jeune garçon,  
Sans barbe, sans barbe au menton.

*Alleluia!*

« — Hans! — cria de nouveau la même voix, — Hans, je suis tout seul, et c'est une chanson dange-reuse, et je n'aime pas à l'entendre, et j'ai mes motifs pour cela, et si tu es mon ami tu chanteras autre chose, et demain nous irons boire ensemble. »

A ces mots « boire ensemble, » Hans cesse de battre sa caisse et de chanter, puis, d'une voix joyeuse : « Le diable emporte les Juifs! s'écria-t-il. Mais toi, mon cher Stern au long nez, tu es mon ami, je te prends sous ma protection. Et si nous buvons souvent encore ensemble, je finirai par te convertir. Je serai ton parrain. Une fois baptisé, tu seras sauvé, puis, pour peu que tu aies du talent et que tu t'appliques à suivre mes leçons, tu pourras devenir tambour. Oui, l'ami Stern au long nez, tu pourras

faire ton chemin, je te battrai tout le catéchisme sur ma caisse quand nous boirons demain ensemble... mais pour le moment, ouvre la porte, voilà deux étrangers qui demandent à entrer. »

« Que j'ouvre la porte ! » — s'écria Stern au long nez, et sa voix s'étranglait au fond de sa gorge. « Oh ! cela ne va pas si vite. On ne peut pas savoir... on ne peut pas savoir... et je suis seul. C'est Veitel Tête-de-bœuf qui a la clé, et le voilà blotti dans un coin où il marmotte ses *dix-huit prières*; quand on les récite, on ne doit pas se laisser interrompre. Jacquot le Fou est également ici, mais il est en train de lâcher de l'eau. Je suis seul. »

« Le diable emporte les Juifs ! » dit Hans le tambour, et après cette plaisanterie qui le fit rire aux éclats, il rentra au corps-de-garde et alla se coucher aussi sur le lit-de-camp.

Or, pendant que le Rabbin demeurait seul avec sa femme devant la grande porte fermée, une voix s'éleva derrière la clôture, une voix aiguë, nasillarde, ironiquement trainante : « Allons, mon petit Stern, pas tant de vacarme, prends la clé dans la poche de Veitel Tête-de-bœuf, ou bien prends ton nez et sers-

t'en pour ouvrir la porte. Il y a longtemps que ces personnes attendent. »

« — Ces personnes ! » cria d'une voix effrayée le personnage qu'on appelait Stern au long nez. « Je croyais qu'il n'y en avait qu'une. Oh ! mon cher fou, je t'en prie, mon cher fou de Jacquot va donc voir qui est là. »

Alors s'ouvrit dans la charpente de la porte une petite fenêtre grillée, et l'on vit apparaître un bonnet jaune à deux cornes, et sous le bonnet le visage grotesquement contourné de Jacquot le Fou ; au même moment la petite fenêtre se referma et une voix stridente jeta ces paroles d'un ton de mauvaise humeur. « Ouvre ! ouvre ! il n'y a dehors qu'un homme et une femme. »

« — Un homme et une femme ! reprit en gémissant Stern au long nez ; — mais, la porte une fois ouverte, la femme jette bas sa robe et se change en homme. Cela fait deux hommes, et nous ici, nous ne sommes que trois. »

« — Allons, cœur de lièvre, redeviens homme, — s'écria Jacquot le fou, — allons, du courage ! »

« — Du courage ! répondit Stern au long nez, en riant d'un rire douloureux et amer. — Je suis un

lièvre, dis-tu ? un lièvre ! la comparaison est mauvaise, le lièvre est un animal impur. Du courage ! on ne m'a point posté ici pour avoir du courage, mais pour avoir de la prudence. S'il vient trop de gens à la fois, j'ai ordre de crier ; mais je ne suis pas chargé de les arrêter, mon bras est faible, j'ai un cautère et je suis seul. Si l'on tire sur moi, je suis perdu. Et puis, Mandel Reiss le Richard, assis à sa table le jour du sabbat, dira peut-être en s'essuyant la bouche, tout engluée de sauce au raisin de Corinthe et en se caressant le ventre : — C'était pourtant un fier luron que le petit Stern au long nez ; sans lui on aurait enfoncé la porte. C'est qu'il s'est fait tuer pour nous ! un brave garçon, ma foi ! c'est dommage qu'il soit mort... »

Ici, la voix s'attendrit par degrés et devint larmoyante, puis tout à coup elle prit un mouvement rapide avec une légère teinte de colère : « Du courage ! et j'irais me faire tuer pour que Mandel Reiss le Richard s'essuie sur les lèvres la sauce au vin de Corinthe et se caresse le ventre et m'appelle brave garçon ! Du courage ! du cœur ! il avait du cœur, le petit Strauss, et hier il est allé voir le tournoi sur la place du *Roemer*, s'imaginant qu'on ne le recon-

naîtrait pas, parce qu'il portait un habit de velours violet, à trois florins l'aune, à petites queues de renard, tout chamarré de broderies, tout resplendissant... — ils le lui ont épousseté, son habit violet, épousseté à coups de bâton, tant et si bien qu'il a fini par déteindre, et que ce sont ses épaules qui sont violettes à présent et n'ont plus forme d'épaules humaines. Du courage ! Lazare le Bancal en avait, du courage ; il a appelé notre gueux de maire par son nom, il l'a appelé un gueux, et on l'a pendu par les pieds entre deux chiens pendant que Hans le tambour battait sa caisse. Du courage ! sois un homme et non un lièvre ! mais le lièvre est perdu quand il a une meute à ses trousses, et moi je suis seul comme lui. J'ai peur, j'ai peur. »

« — Jure un peu que tu as peur ! » cria Jacquot le Fou.

« — Je te dis que j'ai peur, répéta en soupirant l'ami Stern au long nez. La peur est dans le sang, je le sais, et je tiens cela de ma pauvre mère.

« — Oui, oui, interrompit Jacquot le Fou, et ta mère le tenait de son père, et celui-ci le tenait du sien, et tes aïeux le tenaient les uns des autres, et cela remonte ainsi jusqu'au chef de ta race qui sous



le roi Saül fit la guerre aux Philistins et fut le premier à prendre de la poudre d'escampette... Mais vois là-bas ! Tête-de-bœuf aura bientôt fini sa prière ; il se prosterne déjà pour la quatrième fois ; déjà il saute comme une puce en prononçant trois fois le mot *Saint*, et le voilà qui fouille prudemment dans sa poche... »

On entendit, en effet, un cliquetis de clés ; un battant de la porte s'ouvrit en grinçant, et le Rabbin accompagné de sa femme entra dans la rue des Juifs qui était entièrement déserte. Quant à celui qui venait d'ouvrir, petit homme à figure bonasse et chagrine, il branlait la tête comme en rêvant, de l'air d'un homme qui n'aime pas à être dérangé dans ses méditations ; puis, ayant refermé la porte avec soin, il reprit sa marche trainante, se dirigea sans rien dire vers une encognure du portail et continua de marmotter ses prières. Jacquot le Fou était moins silencieux ; c'était un garçon trapu aux jambes légèrement arquées, à la face rubiconde et riante, avec une main charnue énorme, monstrueuse, qu'il tira de dessous les vastes manches de sa jaquette bariolée et présenta aux arrivants pour la bienvenue. Derrière lui se montrait ou plutôt se cachait une

longue figure maigre, au cou étroit et comme empenné d'une collerette de fine mousseline blanche, visage pâle étrangement décoré d'un nez d'une longueur fabuleuse, qui de côté et d'autre se mouvait avec une curiosité inquiète.

« Soyez les bienvenus ! et bonne fête ! » cria Jacquot le Fou. — Ne vous étonnez pas de trouver la rue si déserte et si silencieuse. Tous nos gens sont maintenant à la synagogue, et vous arriverez juste à temps pour y entendre lire l'histoire du sacrifice d'Isaac. Je la connais, cette histoire-là ; elle est intéressante, et si je ne l'avais déjà entendu lire trente-trois fois, j'irais encore l'entendre cette année. Oh ! c'est une histoire de haute importance ; car si Abraham avait réellement immolé Isaac et non le bouc, il y aurait maintenant plus de boucs et moins de Juifs dans le monde. » Et faisant une grimace de fou en gaité, Jacquot se mit à entonner ce chant tiré de la Hagada :

« Un petit bouc, un petit bouc, mon petit père acheta un petit bouc ; il en donna deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit chat qui mangea le petit bouc que

mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit chien, qui mordit le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit bâton qui battit le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit feu qui brûla le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint une petite eau qui éteignit le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit bœuf qui but la petite eau, qui éteignit le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon père

avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc !

» Vint un petit boucher qui abattit le petit bœuf, qui avait bu la petite eau, qui avait éteint le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc ?

» Vint un petit ange de mort qui abattit le petit boucher, qui avait abattu le petit bœuf, qui avait bu la petite eau, qui avait éteint le petit feu, qui avait brûlé le petit bâton, qui avait battu le petit chien, qui avait mordu le petit chat, qui avait mangé le petit bouc, que mon petit père avait acheté deux écus. Un petit bouc ! un petit bouc ! »

« Oui, belle dame ! ajouta le chanteur — un jour viendra où l'ange de la mort abattra le boucher, et tout notre sang retombera sur Edom, car notre Dieu est un Dieu vengeur... »

Mais tout à coup, secouant avec violence cet accès d'humeur sérieuse, Jacquot le Fou se replongea tête baissée dans ses bouffonneries et continua d'un ton strident, d'une voix de paillasse : « Ne craignez rien, belle dame, l'ami Stern au long nez ne vous fera

point de mal. Il n'est dangereux que pour la vieille Schnapper-Ellé. Elle s'est amourachée de son long nez qui, certes, le mérite bien. Il est beau comme la tour qui regarde vers Damas, il est élevé comme les cèdres du Liban; au dehors, il est luisant comme le mica et le sirop; au dedans, il n'est que grâce et mélodie; en été, il bourgeonne; il est gelé en hiver; et hiver comme été, il est caressé par les blanches mains de Schnapper-Ellé. Oui, Schnapper-Ellé en est amoureuse, Schnapper-Ellé en est folle. Elle le drolotte, elle le nourrit, et, quand il sera suffisamment engraisé, elle l'épousera; pour son âge elle est encore assez jeune, et celui qui dans trois cents ans viendra visiter Francfort, y trouvera tant de Stern au long nez que le ciel en sera obscurci. »

« — Vous êtes Jacquot le Fou, — s'écria le Rabbin en riant, — je le reconnais à vos discours. J'ai entendu souvent parler de vous. »

« — Oui, oui, répliqua l'autre avec une modestie comique, voilà ce que c'est que la gloire! on passe souvent au loin pour un plus grand fou qu'on ne l'est réellement. Toutefois je me donne beaucoup de mal pour bien faire mon métier; je saute, je me trémousse, pour faire résonner mes grelots. Il en

est d'autres qui n'ont pas besoin de tant se tourmenter... mais dites-moi, Rabbïn, pourquoi vous mettez-vous en voyage un jour de fête? »

« — Ma justification, — répondit le Rabbïn, — est dans le Talmud, puisqu'il y est écrit : le danger chasse le sabbat. »

« — Le danger! — s'écria tout à coup Stern au long nez avec des gestes d'effroi. — Il y a du danger! il y a du danger! Hans le tambour, bats la caisse, bats la caisse, il y a du danger! du danger! Hans le tambour! »

Mais au dehors, Hans le tambour cria de sa grosse voix rauque : « Mille tonnerres de Dieu! que le diable emporte les Juifs! voilà déjà la troisième fois que tu me réveilles, Stern au long nez! ne me pousse pas à bout! Quand on me met en fureur, je suis un vrai Satan; si tu recommences, aussi vrai que je suis chrétien, je tire ma carabine par le soupirail de la porte, et alors que chacun veille à son nez! »

« — Ne tire pas, ne tire pas! Je suis seul, » s'écria d'une voix plaintive Stern au long nez, et, collant son visage contre le mur le plus proche, il resta dans cette attitude, tremblant et priant à voix basse.

« Dites, dites, qu'y a-t-il ? » s'écria Jacquot le Fou avec cette précipitation, cet élan de curiosité qui était déjà un des traits caractéristiques de la population juive de Francfort.

Mais le Rabbin se débarrassa de lui et s'avança avec sa femme dans la rue des Juifs. « Tu vois, belle Sara, — dit-il avec un soupir, — comme Israël est mal défendu ! au dehors, ce sont de faux amis qui gardent ses portes ; au dedans veillent la folie et la peur. »

Ils allaient tous deux à pas lents par la rue longue et déserte, où çà et là seulement apparaissait aux croisées quelque fille curieuse au frais visage, tandis que le soleil en fête se mirait joyeusement aux brillants vitraux. A cette époque, en effet, les maisons du quartier juif étaient encore neuves et propres, et plus basses qu'à présent ; c'est plus tard que la population juive s'étant beaucoup accrue à Francfort sans avoir pu obtenir le droit d'agrandir son territoire, les malheureux construisirent étage sur étage, s'encaquèrent comme des sardines et s'étiolèrent d'esprit et de corps. La partie du Ghetto qui est restée debout après le grand incendie et qu'on appelle la vieille rue, ces hautes maisons noires où va

et vient pour son trafic un peuple grimaçant et humide, est un épouvantable monument du moyen âge. L'ancienne Synagogue n'existe plus; elle était moins spacieuse que la nouvelle, cette dernière ayant été construite à l'époque où les coreligionnaires expulsés de Nuremberg furent admis dans la communauté. L'ancienne était située plus au nord. Le Rabbin n'eut pas besoin de se la faire indiquer; il entendit de loin de nombreuses voix éclatantes et confuses. Dans la cour de la maison de Dieu, il se sépara de sa femme; après s'être lavé les mains à la fontaine, il entra dans le rez-de-chaussée de la Synagogue où les hommes font leurs prières; la belle Sara monta un escalier et pénétra dans la partie réservée aux femmes.

Cette partie supérieure était une espèce de galerie avec trois rangs de sièges en bois, peints en brun tirant sur le rouge, dont les appuis étaient pourvus en haut d'une planche mobile qu'on pouvait déplier fort commodément pour y placer les livres de prières. Les femmes, assises l'une à côté de l'autre, faisaient la conversation ou bien se tenaient debout, priant avec ferveur. Parfois aussi, elles s'approchaient avec curiosité d'une grande grille qui régnait le long de



la galerie du côté de l'orient, et dont les minces barreaux verts laissaient pénétrer les regards dans la partie inférieure de la Synagogue. Là, devant de hauts pupitres, les hommes se tenaient debout dans leurs manteaux noirs; on voyait leurs barbes peintes descendant sur les blanches collerettes, et leurs têtes, couvertes de chapeaux plats, plus ou moins enveloppés d'une pièce d'étoffe de forme carrée, laquelle était pourvue des *Schaufäden* prescrits par la loi. Cette pièce était en soie blanche, et quelquefois ornée de galons d'or. Les murs de la Synagogue, simplement blanchis à la chaux, n'offraient d'autre ornement que la grille à barreaux de fer dorés placée autour de la tribune carrée où se fait la lecture des tables de la loi, et l'arche sainte, coffre d'un travail précieux, reposant en apparence sur des colonnes de marbre aux splendides chapiteaux avec des groupes de fleurs et de feuilles gracieusement entrelacées et recouvert d'un rideau de velours violet sur lequel une inscription pieuse était brodée en paillettes d'or, en perles, en pierres fines. Là était suspendue la lampe symbolique en argent; là aussi s'élevait une tribune grillée dont la balustrade supportait divers ustensiles servant au culte, et parmi

eux le candélabre à sept branches. Debout devant le candélabre se tenait le chantre que ses deux acolytes accompagnaient en guise d'instruments, l'un faisant la basse, l'autre le dessus. En effet, les Juifs ont proscrit la musique instrumentale de leur église, pensant qu'il est plus édifiant d'entendre les louanges de Dieu s'élançant toutes vivantes de la poitrine de l'homme que des froids tuyaux de l'orgue. La belle Sara ressentit une joie tout enfantine, lorsque le chantre, en excellent ténor, éleva la voix, et que les vieilles, les graves mélodies, qu'elle connaissait si bien, s'épanouirent avec un charme de fraîcheur et de jeunesse qu'elle n'avait jamais soupçonné; la basse, pour faire contraste, y entremêlait des notes sombres et profondes, et dans les intervalles des pauses le dessus lançait des trilles doux et délicats. Jamais pareil chant n'avait résonné aux oreilles de la belle Sara dans la Synagogue de Bacharach; le chef de la communauté, Daniel Lévy, y remplissait les fonctions de chantre, et lorsque, de sa voix chevrotante, le bonhomme, tremblant de vieillesse, voulait lancer des trilles comme une jeune fille, lorsqu'on le voyait faire effort avec violence et agiter fiévreusement son bras qui retombait flasque

et inerte à son côté, ce spectacle excitait plutôt le rire que la dévotion.

Une pieuse sympathie à laquelle se mêlait un peu de curiosité féminine attira la belle Sara vers la grille où elle pouvait découvrir la partie inférieure appelée vulgairement l'école des hommes. Jamais elle n'avait vu un si grand nombre de ses coreligionnaires, et son cœur éprouva un sentiment de satisfaction plus intime au milieu de cette foule d'hommes qui lui étaient si étroitement unis par une communauté d'origine, de croyances et d'infortunes. Mais elle fut encore bien plus profondément émue lorsque trois vieillards s'avancèrent avec respect vers l'arche sainte, écartèrent le somptueux rideau, ouvrirent le coffre et en tirèrent soigneusement le livre que Dieu lui-même a tracé de ses mains sacrées et pour la conservation duquel les Juifs ont tant souffert, tant souffert, la misère et la haine, l'ignominie et la mort, un martyr de dix siècles ! Ce livre, — un grand rouleau de parchemin, — était enveloppé, comme un enfant de roi, d'un petit manteau de velours rouge brodé. En haut, sur les deux baguettes de bois qui soutenaient le parchemin, se trouvaient deux petites capsules où s'agi-

taient, où résonnaient gentiment toutes sortes de grelots et de clochettes; sur le devant, à de petites chaînes d'argent, étaient suspendus des écussons enrichis de pierreries. Le chantré prit le livre, et comme si c'eût été réellement un enfant, un enfant pour lequel on a souffert et qu'on en chérit davantage, il le berça dans ses bras, se mit à danser avec lui de côté et d'autre, le pressa contre sa poitrine, puis, frissonnant à ce contact, lança dans sa pieuse ivresse un tel cantique d'actions de grâces que la belle Sara, ravie elle-même en extase, crut voir les colonnes de l'arche sainte commencer à s'épanouir, les feuilles et les fleurs merveilleuses des chapiteaux grandir, grandir toujours, les roulades du dessus se changer en autant de rossignols, les voûtes de la synagogue se briser sous les sons formidables de la basse, et les divines béatitudes s'épancher sur la foule du fond de l'azur céleste. C'était un beau psaume; l'assistance répéta en chœur le dernier verset, et le chantré, le livre sacré à la main, s'avança d'un pas lent vers la tribune élevée au milieu de la synagogue, tandis que les hommes et les jeunes garçons se pressaient autour de lui pour baiser ou pour toucher seulement

l'enveloppe de velours. A la tribune on dépouilla le livre saint de son petit manteau rouge ainsi que des langes parsemés d'inscriptions de toute couleur où il était emmaillotté, puis sur ce ton de psalmodie employé d'une façon toute particulière à la fête de Pâques, le chantre récita l'édifiante histoire de la tentation d'Abraham.

La belle Sara s'était modestement retirée de la grille, et une femme à large carrure, toute chargée d'ornements, ni jeune ni vieille, et dont la physionomie exprimait la bienveillance, lui avait accordé par des signes de tête la permission de lire avec elle dans son livre de prières. Cette femme ne devait pas être très-versée dans les Écritures; car lorsqu'elle se mit à marmotter les prières, selon l'usage des Juives à qui il est interdit de chanter avec les hommes, la belle Sara s'aperçut qu'elle prononçait bien des mots d'une façon par trop arbitraire et qu'il lui arrivait même parfois de sauter toute une ligne. Au bout d'un certain temps, la bonne dame souleva d'un air languissant ses yeux incolores comme de l'eau; un plat sourire glissa sur son visage blanc et rose, d'un blanc et d'un rose de porcelaine, et prenant un ton langou-

reux qu'elle tâcha de rendre aussi distingué que possible, elle dit à la belle Sara : « Il chante bien, mais en Hollande j'ai entendu chanter bien mieux encore. Vous êtes étrangère et vous ignorez peut-être que c'est le chantre de Worms ; on veut le garder ici, pourvu qu'il se contente d'un traitement de quatre cents florins. C'est un aimable homme qui a des mains d'albâtre. Je fais grand cas d'une belle main ; une belle main est l'ornement de toute la personne. » — En même temps la bonne dame posa complaisamment sa main, qui vraiment était belle encore, sur l'appui du pupitre, et avec un gracieux mouvement de tête voulant dire qu'elle n'aimait pas à être interrompue quand elle parlait, elle ajouta : « Le petit dessus est encore un enfant, et il a l'air bien malingre ; quant à la basse, il est par trop laid et notre ami Stern a dit de lui fort spirituellement : il est plus sot qu'on n'est en droit de l'exiger d'une basse-taille. Tous les trois mangent à mon auberge. Vous ne savez peut-être pas que c'est moi qui suis Ellé-Schnapper. »

La belle Sara la remercia de ces renseignements ; alors Schnapper-Ellé, reprenant la parole, lui raconta longuement comme quoi elle avait habité

Amsterdam, combien elle y avait couru de périls à cause de sa beauté, qu'elle était venue à Francfort trois jours avant la Pentecôte, qu'elle y avait épousé Schnapper, que celui-ci avait fini par quitter ce monde, qu'il lui avait dit à son lit de mort les choses les plus touchantes, et qu'il était bien difficile de conserver ses mains blanches quand on dirigeait une gargote. De temps à autre, elle jetait de côté un regard dédaigneux adressé sans doute à quelques jeunes femmes rieuses qui passaient sa toilette en revue. Elle était remarquable, en effet, cette toilette : une large robe bouffante de satin blanc, où tous les animaux de l'arche de Noé étaient représentés en broderies de couleurs voyantes ; un justaucorps en drap d'or, raide comme une cuirasse ; des manches en velours cramoisi, à crevés jaunes ; sur la tête un bonnet d'une hauteur pyramidale ; autour du cou, une énorme collerette en toile empesée, ainsi qu'une chaîne en argent descendant plus bas que la gorge et à laquelle étaient suspendues toutes sortes de médailles, de camées, de curiosités, entre autres une grande image de la ville d'Amsterdam. Mais le costume des autres femmes n'était pas moins curieux ; c'était un mélange des

modes de toutes les époques, et il y avait là mainte femmelette, couverte d'or et de diamants, qui ressemblait à une boutique ambulante de joaillerie. A cette époque, il est vrai, on avait prescrit aux juifs de Francfort un costume officiel; c'est ainsi que, pour se distinguer des chrétiens, les hommes étaient tenus d'avoir des anneaux jaunes à leurs manteaux et que les femmes devaient porter à leurs bonnets un voile rayé de bleu. Mais, au quartier des juifs, on s'inquiétait peu de ces prescriptions; les jours de fête, et surtout à la synagogue, les femmes faisaient assaut de luxe dans leur toilette, d'abord pour être un objet d'envie, puis pour prouver l'aisance et affermir le crédit commercial de leurs maris.

Or, tandis que dans la partie inférieure de la synagogue on lit tout haut les chapitres de la loi, tirés des livres de Moïse, il y a ordinairement quelque relâche dans la dévotion. On se met à son aise, on s'assied, on cause avec son voisin d'affaires mondaines, ou bien l'on sort et l'on va respirer le frais dans la cour. Les petits enfants prennent la liberté d'aller voir leurs mères dans la partie réservée où la dévotion subit une décroissance bien



plus sensible encore. Là, on bavarde, on s'agite, on rit; les jeunes, comme partout, se moquent des vieilles, et à leur tour celles-là se plaignent de la légèreté de la jeunesse et de la corruption des temps. Et de même qu'en bas il y avait un maître-chantre à la synagogue de Francfort, il y avait en haut une maîtresse-cancanière. Cette fois, c'était Hündchen Reiss, sèche créature, au teint verdâtre, qui flairait de loin tous les malheurs et avait toujours au bout de la langue une anecdote scandaleuse. Le plastron habituel de ses sarcasmes était la pauvre Schnapper-Ellé; elle contrefaisait d'une façon comique ses prétentions guindées et la dignité langoureuse avec laquelle celle-ci accueillait les hommages des jeunes gens.

« Savez-vous? s'écria Hündchen Reiss; Schnapper-Ellé disait hier: — Si je n'étais belle, spirituelle et aimée, je ne voudrais pas être au monde. »

A ce mot, les rires devinrent plus bruyants; Schnapper-Ellé, qui se trouvait près de là, voyant qu'on se divertissait à ses dépens, leva ses yeux d'un air de souverain mépris, et comme un vaisseau de haut bord, cingla fièrement vers une place plus éloignée. Voegele Ochs, une femme toute ronde et tant

soit peu lourdaude, fit remarquer charitablement que Schnapper-Ellé était vaniteuse et sotté, il est vrai, mais douée d'un cœur excellent et qu'elle faisait beaucoup de bien aux gens qui en avaient besoin.

« Surtout à Stern au long nez, » dit Hündchen Reiss, sifflant comme une vipère, et toutes celles qui étaient au courant de l'intrigue, éclatèrent de rire.

« Savez-vous? ajouta sournoisement Hündchen Reiss, Stern au long nez couche maintenant dans la maison de Schnapper-Ellé... Mais voyez donc là-bas Suzette Flørsheim qui porte le collier que Daniel Flaesch a donné en gage à son mari. La Flaesch en est furieuse... La voilà qui parle à la Flørsheim... Comme elles se serrent amicalement la main! et dire qu'elles se haïssent autant que Madian et Moab! Comme elles s'adressent de gracieux sourires! N'allez pas vous manger de caresses au moins!... Il faut que j'aïlle entendre ce qu'elles se disent...»

Et comme une bête de proie aux aguets, Hündchen Reiss se glisse derrière les deux femmes et entend leurs doléances réciproques : la semaine dernière, elles se sont éreintées pour tout mettre en

ordre dans leurs maisons, pour écurer les ustensiles de cuisine, obligation stricte avant la Pâque, car il ne faut pas qu'il y reste la moindre miette de pain à levure. Les deux femmes parlèrent ensuite des fatigues que cause la cuisson des pains azimes. La Flaesch avait des griefs particuliers; elle avait eu toute espèce d'ennuis au four de la commune; le sort lui avait assigné son rang aux derniers jours seulement, la veille de la fête, et elle n'avait pu mettre ses pains au feu que dans l'après-midi, très-tard; la vieille Hanne avait mal pétri la pâte, les servantes avec leurs rouleaux l'avaient étendue en galettes trop minces, la moitié avait été brûlée au four; en outre, il pleuvait si fort, que l'eau ne cessait de tomber goutte à goutte à travers la toiture de bois, et elles avaient été obligées de rester là, harassées et mouillées, à s'échiner jusqu'au milieu de la nuit.

« Et c'est vous, chère Floersheim, — ajouta la Flaesch avec un air d'amitié qui n'était pas de fort bon aloi, — c'est vous qui en êtes un peu la cause, car vous ne m'avez pas envoyé vos gens pour me venir en aide.

« Il faut m'excuser, — répondit l'autre, — mes

gens étaient si occupés! il fallait emballer les marchandises pour la foire; nous avons tant à faire en ce moment. Mon mari...

« Je le sais, — interrompit la Flaesch avec un accent de poignante ironie, — je le sais, vous avez beaucoup d'occupations, beaucoup de gages et de bonnes affaires, et des colliers... »

Les lèvres de celle qui parlait allaient décocher quelque trait envenimé et déjà la Flörsheim était rouge comme une écrevisse, quand tout à coup Hündchen Reiss cria d'une voix éclatante: « Au nom du ciel! cette femme étrangère se meurt... de l'eau! de l'eau!... »

La belle Sara s'était évanouie, elle était pâle comme une morte. Autour d'elle maintes femmes s'agitaient, empressées, désolées. L'une lui soutenait la tête, l'autre le bras. Quelques vieilles l'aspergeaient avec l'eau des petits flacons suspendus derrière leurs pupitres, laquelle leur servait à se laver les mains dans le cas où elles auraient touché quelque partie de leur corps; d'autres tenaient sous le nez de la patiente un vieux citron piqué de clous de girofle qui provenait du dernier jour d'abstinence où on le flairait pour se fortifier les nerfs.

Enfin, la belle Sara, reprenant ses sens, ouvrit les yeux avec un profond soupir, et ses regards silencieux exprimèrent sa reconnaissance pour les soins dont elle avait été l'objet. En ce moment furent entendues d'une voix solennelle les dix-huit prières dont personne ne peut se dispenser; les femmes regagnèrent leurs places en toute hâte, et récitèrent ces prières selon le rite prescrit, debout, la face tournée vers l'Orient où est située Jérusalem. Voegele Ochs, Schnapper-Ellé et Hündchen Reiss furent celles qui restèrent le plus longtemps auprès de la belle Sara, les deux premières pour continuer de lui offrir leurs services, la dernière pour lui demander encore une fois la cause de ce subit évanouissement.

Or, l'évanouissement de la belle Sara avait été produit par une cause toute particulière. Il est d'usage dans la Synagogue que celui qui vient d'échapper à un grand danger sorte des rangs de la foule, après la lecture des tables de la loi, et adresse à la Providence de publiques actions de grâces. Quand le rabbin Abraham se leva pour s'acquitter de ce devoir et que la belle Sara reconnut la voix de son mari, elle s'aperçut que l'intonation de

son langage passait insensiblement à la lugubre psalmodie des prières des morts; elle entendit les noms de ses bien-aimés, de ses parents, accompagnés des pieuses épithètes qu'on donne aux trépassés; la dernière lueur d'espérance s'éteignit alors dans l'âme de la belle Sara; son cœur fut déchiré par la certitude que tous ses bien-aimés, tous ses parents, avaient été réellement égorgés, que sa petite-nièce était morte, que le petit Gottschalk aussi était mort, tous égorgés, tous morts! A cette pensée, elle-même serait tombée morte, si une défaillance salutaire ne s'était répandue sur tout son être.

### III

Lorsque la belle Sara, le service terminé, descendit dans la Synagogue, le rabbin était là qui attendait sa femme. Il lui fit signe d'un visage serein et la conduisit dans la rue, où le silence de tout à l'heure avait fait place au tumulte de la foule. On

voyait des vêtements noirs à longue barbe aussi nombreux qu'une fourmilière; des femmes voltigeant çà et là dans leurs brillants atours comme des scarabées aux ailes d'or; de jeunes garçons, tout de neuf habillés, marchant derrière leurs parents et portant leurs livres de prières; des essaims de jeunes filles, qui, n'étant pas admises dans la Synagogue, sortaient de leurs maisons, s'élançaient au devant de leurs parents, et inclinaient devant eux leurs fronts aux boucles soyeuses pour recevoir la bénédiction paternelle, — tous sereins, joyeux, allant et venant par la rue, et savourant en idée le repas friand qui les attendait. Ils se sentaient l'eau venir à la bouche en aspirant les délicieux parfums exhalés par ces pots noirs marqués de craie que les servantes rapportaient en riant du grand four commun.

Au milieu de la cohue, on remarquait surtout un cavalier espagnol, dont les traits juvéniles étaient empreints de cette pâleur charmante que les femmes attribuent d'ordinaire à une passion malheureuse et que les hommes, au contraire, mettent sur le compte d'un amour satisfait. Sa démarche, sous une apparence trainante et apathique, offrait une certaine grâce cherchée. Les plumes de sa toque étaient

agitées par le balancement coquet de sa tête plutôt que par le souffle du vent. Ses éperons d'or et le baudrier de son épée résonnaient plus qu'il n'était nécessaire ; la garde de l'épée sortait toute splendide de dessous son manteau blanc qui semblait jeté négligemment autour de sa taille svelte, et dont les plis toutefois trahissaient l'arrangement le plus soigneux. De temps à autre, et tantôt d'un air de curiosité, tantôt avec la mine d'un connaisseur, il s'approchait des femmes qui passaient, les examinait en face avec une froide assurance, prolongeait l'examen quand les visages en valaient la peine, jetait rapidement à l'une ou à l'autre quelques propos galants, et continuait sa route sans s'inquiéter de l'effet qu'il avait pu produire. Plusieurs fois déjà il avait tourné autour de la belle Sara ; mais il avait toujours été repoussé par les regards impérieux de la jeune femme, comme aussi par le sourire énigmatique de son mari. A la fin cependant, secouant avec fierté tous ses scrupules, il se plaça résolument sur le chemin des deux époux, et là, avec l'aplomb d'un cavalier aguerri et le ton doucereux d'un galant, il prononça les paroles que voici :

« Señora, je le jure ! — écoutez, señora ; — je le



jure ! par les roses des deux Castilles, par les jacinthes de l'Aragon et les fleurs des grenadiers de l'Andalousie ! par le soleil qui éclaire l'Espagne tout entière avec ses fleurs, ses oignons, ses potages à la purée, ses forêts, ses montagnes, ses mulets, ses boucs et ses vieux chrétiens ! par ce tapis du ciel dont le soleil n'est que la houppe d'or ! et par le Dieu qui siège sur ce tapis, occupé nuit et jour à créer de jolies femmes... je le jure, señora ! vous êtes la plus belle femme que j'aie vue dans toute l'Allemagne, et si vous êtes disposée à accepter mes services, je vous demande la faveur, la grâce, la permission de pouvoir me dire votre chevalier et porter vos couleurs, en tout bien, tout honneur ! »

Une douleur subite fit monter le rouge au visage de la belle Sara ; avec un regard d'autant plus poignant que les yeux qui le lançaient étaient plus doux, avec un accent d'autant plus écrasant que la voix était plus suave et plus timide, la jeune femme, cruellement offensée, répondit en ces termes :

« Noble seigneur, si vous voulez être mon chevalier, il vous faudra combattre des nations entières, et, dans cette lutte, il y a peu de reconnaissance et encore moins d'honneur à gagner ! et si vous voulez porter

mes couleurs, vous ferez coudre des anneaux jaunes à votre manteau ou vous porterez une ceinture rayée de bleu : car ce sont là les couleurs de ma maison, de la maison qui s'appelle Israël ; et elle est bien misérable, cette maison, puisqu'elle est bafouée dans les rues par les enfants de la fortune ! »

Une rougeur subite, une rougeur de pourpre couvrit les joues de l'Espagnol ; un embarras indicible agita convulsivement ses traits ; il répondit en bégayant : « Señora... vous m'avez mal compris... une plaisanterie innocente... mais, par le ciel !... ce n'est pas une insulte, oh ! non, ce n'est pas une insulte à Israël... Moi aussi, je descends de la maison d'Israël... mon grand-père était juif, peut-être même mon père... »

— « Et à coup sûr, señor, votre oncle est juif aussi, » dit le rabbin qui, jusque-là témoin impassible de cette scène, interrompit tout à coup l'Espagnol et ajouta gaiment avec malice : « Je me porterais garant que don Isaac Abarbanel, neveu du grand-rabbin, est issu du meilleur sang d'Israël, peut-être même, qui sait ? de la race royale de David. »

A ces mots, le baudrier résonna sous le manteau de l'Espagnol, ses joues se couvrirent d'une pâleur li-

vide, une expression de dédain qui semblait lutter contre la souffrance vint plisser sa lèvre supérieure, la mort flamboya dans ses yeux irrités, et, changeant subitement de contenance, il s'écria d'un ton froidement hautain, en hachant ses paroles :

« Seigneur rabbin! vous me connaissez. Eh bien ! alors, vous savez qui je suis. Et puisque le renard sait que je suis de la race des lions, il se gardera de risquer son museau et de provoquer ma colère. Est-ce bien au renard de juger le lion? Celui-là seul qui a les sentiments du lion est en état de comprendre ses faiblesses... »

— « Oh ! je comprends fort bien, » — répondit le rabbin, et une expression de gravité mélancolique passa sur son front, — « je comprends fort bien que le lion, par fierté, jettesa royale fourrure et se déguise sous la cuirasse d'écailles du crocodile, s'il est de mode d'être un crocodile pleurnicheur, sournois et vorace! Et que feront les animaux de race inférieure, si le lion se renie lui-même? Sois sur tes gardes, don Isaac; tu n'es pas né pour l'élément du crocodile. L'eau (tu sais ce que je veux dire), l'eau te porte malheur; tu y périras. Ce n'est pas l'eau qui est ton royaume; la moindre truite y prospère

mieux que le roi de la forêt. Te rappelles-tu le jour où le tourbillon du Tage allait te dévorer? »

Soudain, éclatant de rire, don Isaac sauta au cou du rabbin, lui ferma la bouche avec des baisers, bondit de joie de manière à faire retentir ses éperons, si bien que les juifs qui passaient en reculèrent d'effroi, et d'un ton naturel et cordial, il s'écria gaiement :

« En vérité, tu es Abraham de Bacharach! Ce fut une bonne plaisanterie, et, qui plus est, un service d'amitié, lorsqu'à Tolède, du haut du pont d'Alcantara, tu te jetas dans la rivière et que, saisissant par les cheveux ton ami qui sait mieux boire que nager, tu le ramenais au bord. J'étais sur le point de faire des recherches approfondies pour savoir si on trouve réellement des paillettes d'or au fond du Tage et si c'est avec raison que les Romains l'appellent le fleuve d'or. Crois-le, aujourd'hui encore je m'enrhume au seul souvenir de cette partie sous l'eau. »

En même temps, l'Espagnol secouait ses vêtements comme s'il eût voulu en faire tomber les gouttes ruisselantes. Le visage du rabbin exprimait une sérénité toute joyeuse. Il pressa la main de son ami à

plusieurs reprises, en répétant chaque fois : « Ah ! que je me réjouis de l'aventure ! »

— « Et moi aussi, je m'en réjouis, dit l'autre. Voilà sept ans que nous ne nous sommes vus. Quand nous nous quittâmes, je n'étais encore qu'un blanc-bec, et toi tu étais déjà si grave, si posé... Mais, qu'est devenue la belle dame qui te coûtait alors tant de soupirs, soupirs fort bien rimés, que tu accompagnais des sons de ta guitare ? »

— « Chut ! chut ! elle nous écoute. C'est ma femme ; et toi-même tu viens de lui offrir un échantillon de ton bon goût et de ton talent poétique. »

Ce ne fut pas sans se ressentir encore de son premier embarras que l'Espagnol salua la belle dame ; et celle-ci, avec une bonté toute gracieuse, lui exprima ses regrets d'avoir affligé un ami de son mari par des paroles un peu vives.

« Hélas ! señora, — répondit don Isaac, — celui qui, d'une main maladroite, veut cueillir une rose, n'a pas le droit de se plaindre s'il se pique aux épines. Quand l'étoile du soir se mire, toute dorée, tout étincelante, dans le fleuve aux ondes bleues... »

— « Je t'en conjure, au nom du ciel ! arrête-toi... dit le rabbin en l'interrompant. S'il nous fallait at-

tendre que l'étoile du soir eût fini de se mirer toute dorée, tout étincelante, dans le fleuve aux ondes bleues, ma femme mourrait de faim. Elle n'a rien mangé depuis hier et elle a eu beaucoup de fatigues et de secousses à supporter. »

— « Eh bien ! je vous conduirai dans la meilleure gargote d'Israël ! — s'écria don Isaac, — dans la maison de mon amie Schnapper-Ellé, tout près d'ici. Je sens déjà ses parfums délicieux, c'est de la gargote que je parle. Oh ! si tu savais, Abraham, comme ce parfum m'enivre ! depuis que j'habite cette ville, c'est ce parfum surtout qui m'attire vers les tentes de Jacob. Je n'éprouve pas, je l'avoue, un plaisir très-vif à hanter le peuple de Dieu, et, en vérité, ce n'est pas pour prier, c'est pour manger que je visite la rue des Juifs... »

— « Tu ne nous as jamais aimés, don Isaac... »

— « En effet, — poursuivit l'Espagnol, — j'aime mieux votre cuisine que votre croyance ! C'est un mets qui n'est pas de mon goût, votre croyance. Vous-mêmes, je n'ai jamais pu vous digérer. Dans nos meilleurs temps, fût-ce sous le règne de David, mon aïeul, qui fut roi d'Israël et de Juda, je n'aurais pu vivre parmi vous ; à coup sûr, je me serais échappé

de la citadelle de Sion et j'aurais émigré en Phénicie ou bien à Babylone, où la coupe des voluptés terrestres écumait dans le temple des Dieux... »

— « Isaac, tu blasphèmes le Dieu unique, — murmura le rabbin d'un air sombre, — tu es cent fois pire qu'un chrétien ; tu es un païen, un idolâtre... »

— « Oui, je suis un païen, et j'éprouve autant d'horreur pour le triste Nazaréen, ardent à se torturer lui-même, que pour l'Hébreu à l'esprit morne, au cœur sans joie. Que Notre Dame de Sidon, sainte Astarté, me pardonne, si je m'agenouille en prières devant la mère de douleurs, devant la mère du crucifié... Ce sont seulement mes genoux et mes lèvres qui rendent hommage à la mort, mon cœur reste fidèle à la vie... »

— « Mais ne prends pas cette mine sombre, dit l'Espagnol, quand il vit que son langage paraissait scandaliser le rabbin, — ne me regarde pas avec horreur, mon nez n'a pas donné dans l'apostasie. Un jour que le hasard m'avait conduit dans cette rue vers midi, et que les parfums connus sortant des cuisines juives me montèrent au nez, je fus saisi de cette aspiration ardente qui s'emparait de nos aïeux quand ils se rappelaient les marmites et les

viânes égyptiennes. De savoureux souvenirs de jeunesse se réveillèrent en moi; je revis en esprit les carpes à la sauce brune et au raisin de Corinthe que ma tante apprêtait si bien le vendredi pour notre édification; je revis le haricot de mouton au raifort et à l'ail, assaisonnement à ressusciter un mort; je revis la soupe où nagent poétiquement les quenelles... et mon âme se fondit en délices comme ie chant du rossignol amoureux, et depuis ce jour je prends mes repas dans l'hôtellerie de mon amie doña Schnapper-Ellé! »

Tout en conversant de la sorte on était arrivé à l'hôtellerie en question. Schnapper-Ellé se tenait debout à la porte, accueillant avec des salutations amicales les étrangers venus à Francfort pour la foire, et qui se pressaient chez elle tout affamés. Derrière elle, la tête penchée par dessus son épaule, apparaissait Stern au long nez, qui, d'un air de curiosité inquiète, passait les arrivants en revue. Avec un air de grandezza malicieusement comique, don Isaac s'approcha de notre hôtesse qui répondit par des genuflexions sans fin à ses profondes révérences; puis, ayant déganté sa main droite et l'ayant enveloppée des plis de son manteau, il saisit celle de



Schnapper-Ellé, la passa lentement sur le poil de sa moustache et parla ainsi :

« Señora ! vos yeux rivalisent avec les rayons du soleil ! toutefois, bien différent des œufs qui durcissent d'autant plus qu'on les fait cuire plus longtemps, mon cœur s'amollit toujours davantage à mesure qu'il est cuit par les rayons flamboyants de vos yeux. Du moyeu de mon cœur s'élançe en voltigeant le Dieu ailé, le Dieu amour, cherchant un nid familial dans votre sein... Ce sein, señora, à quoi le comparerai-je ? Dans l'immense création tout entière, je ne vois ni fleur ni fruit qui lui ressemble. C'est une plante unique en son genre. L'orage effeuille les roses délicates ; votre sein pourtant, rose d'hiver, brave toutes les fureurs des vents ! Le citron acide jaunit et se ride à mesure qu'il vieillit ; votre sein le dispute pour la nuance et la délicatesse à l'ananas le plus doux ! O señora, quand même la ville d'Amsterdam serait aussi belle que vous me l'avez dit hier, avant-hier, tous les jours, le terrain sur lequel elle repose est mille fois plus beau !... »

Le chevalier prononça ces derniers mots avec une timidité hypocrite et en lorgnant d'un air langoureux l'énorme médaille suspendue au cou de Schnap-

per-Ellé. Stern au long nez laissait plonger d'en haut un regard scrutateur, et le sein auquel s'adressaient ces flatteries se soulevait avec un mouvement ondulatoire qui faisait aller et venir la ville d'Amsterdam.

« Hélas! — soupira Schnapper-Ellé, la vertu vaut mieux que la beauté. A quoi me sert la beauté? Ma jeunesse se passe, et depuis que Schnapper est mort, — il avait tout au moins de belles mains, — à quoi me sert ma beauté? »

Et elle se mit à soupirer de nouveau, et derrière elle, comme un écho presque imperceptible, soupirait Stern au long nez.

« A quoi vous sert votre beauté? s'écria don Isaac; — oh! doña Schnapper-Ellé, n'offensez point la bonté de la nature créatrice! n'outragez pas ses dons les plus précieux! elle se vengerait d'une façon terrible. Ces yeux enivrants s'éteindraient ternes et vitreux; ces lèvres charmantes s'aplatiraient jusqu'à l'insipidité; ce chaste corps qui aspire à l'amour se changerait en une lourde tonne de suif; la ville d'Amsterdam reposerait sur un marais exhalant de méphitiques odeurs... »

Et il poursuivit sur ce ton, décrivant pièce à pièce

l'extérieur de Schnapper-Ellé, si bien que la pauvre femme se mit à frissonner d'effroi et chercha un moyen de se soustraire aux inquiétants propos du chevalier. Elle fut doublement heureuse en ce moment d'apercevoir la belle Sara et de pouvoir lui demander avec la sollicitude la plus empressée si elle était bien remise de son évanouissement. Alors, elle se lança dans une conversation fort animée où se déployèrent à la fois et ses faux airs de grandeur et la bonté très-réelle de son âme. Avec plus de prolixité que de prudence, elle se mit à raconter la fatale histoire de son évanouissement à Amsterdam; elle venait d'y arriver ne connaissant âme qui vive, et un coquin de commissionnaire avait porté sa malle, non dans une hôtellerie honnête, mais dans une maison infâme, ce dont elle n'avait pas tardé à s'apercevoir d'après les larges libations d'eau-de-vie qui s'y faisaient et les honteuses propositions auxquelles elle fut en butte... Elle serait vraiment, disait-elle, tombée en faiblesse, si, pendant les six semaines qu'elle passa dans ce mauvais lieu, elle eût fermé les yeux un seul instant...

« Le soin de ma vertu, ajouta Schnapper-Ellé, me le défendait impérieusement. Et tout cela m'ar-

rivait à cause de ma beauté ! Mais la beauté passe et la vertu demeure. »

Don Isaac allait soumettre à un examen critique les détails de cette histoire, lorsque par bonheur le louche Aaron Hirschkuh, de Hombourg sur la Lahn, la serviette blanche sur le bras, sortit de l'intérieur de l'hôtellerie, disant d'un ton de mauvaise humeur que la soupe était servie depuis longtemps, que les convives étaient attablés et qu'on n'attendait plus que la maîtresse de la maison...

(La fin et les chapitres suivants se sont égarés.)